

## FEUILLETON.

VOL. I.

MONTREAL, 16 JUILLET, 1866.

No. 20

## AUVERGNE ET PIEMONT.

(Suite.)

## IX.

Mme de Lauraguais, profitant d'un moment où elles ne pouvaient la voir interroger le prince d'un regard. Le signe par lequel il lui répondit ne devait laisser aucun doute sur le sens qu'il fallait attacher à sa réponse.

Elle le prit par le bras et l'emmena à l'autre extrémité du salon.

« Le roi ne veut pas les recevoir ? dit-elle à voix basse.

— Hélas ! non, répondit le prince : au moment où j'allais en parler à Sa Majesté, le maréchal de Bellisle est survenu et m'a coupé la parole. Il venait précisément pour informer le roi de ce duel, ce qu'il a fait en le peignant des plus noires couleurs. De là, grande colère du roi qui a déclaré que sa volonté était de faire cesser à tout prix cette interminable querelle. Elle avait déjà fait couler plus de sang qu'une bataille rangée il fallait un exemple : il le donnerait.

— Pauvre jeune homme ! Pauvre Gabrielle ! dit Mme de Lauraguais.

— Pourtant continua le prince, j'ai pris sur moi de parler à Sa Majesté, de Mme de Castris ; je lui ai demandé la permission de la lui présenter. « Non pas, m'a-t-il répondu, gardez-vous-en bien. Je serais capable de me laisser attendre : il faut un exemple, il le faut. »

— Allons, prince, du courage ! dit la duchesse après un moment de réflexion : présentez ces dames à Sa Majesté.

— Y pensez-vous, ma chère amie ?

— Le roi n'a-t-il pas dit lui-même qu'il serait capable de se laisser attendre ? Eh bien ! vous aurez fait comme lui. Que craignez-vous d'ailleurs ? Un ou deux jours de bouderie. . . un reproche un peu aigre tout au plus.

— Ma foi ! c'est dit, reprit le prince ; vous êtes un bon cœur, un charmant esprit : ces dames verront le roi. »

Le prince alors, prenant la main de la marquise :

« Un peu de courage, madame : tout espoir n'est pas perdu. Le roi ne doit partir qu'après la messe, à midi. Demain, trouvez-vous dans la galerie du château, au moment où Sa Majesté passera de la chapelle dans son cabinet ; j'espère vous mettre à même de lui parler. »

Le lendemain la marquise et Gabrielle étaient au rendez-vous. La foule des courtisans et des dames qui attendaient le passage du roi regardaient avec surprise ces deux inconnues dont les longs voiles noirs formaient un si triste contraste avec les habits de soie aux couleurs vives et tendres dont tout le monde était vêtu. On se demandait leur nom ; frappé d'un respect involontaire, chacun s'écartait en voyant passer ces deux images vivantes de la douleur.

Bientôt, un mouvement de reflux de la foule et le silence profond qui succédait au bruit des conversations particulières annoncèrent l'arrivée du roi.

Il venait de l'entrée de la galerie, se dirigeant vers ses appartements. Sa taille élevée dominait toutes les têtes qui se courbaient sur son passage. Le